

Écrire pour crever l'abcès

Roger Levac, *L'Anglistrose*, essai, Sudbury, Prise de parole, 1994, 156 pages

Yvan G. Lepage

Number 79, November 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42315ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lepage, Y. G. (1994). Review of [Écrire pour crever l'abcès / Roger Levac, *L'Anglistrose*, essai, Sudbury, Prise de parole, 1994, 156 pages]. *Liaison*, (79), 40–40.

Écrire pour crever l'abcès



Couverture : Pablo Picasso, «Chat saisissant un oiseau», huile sur toile, 1939.

Voici un petit livre tourmenté, au titre aussi inquiétant que le chat vorace ornant la couverture. Sur un fond vert bouteille, évoquant les forces de la nuit et de la mort, se détache, comme un cri d'angoisse, le titre *L'Anglistrose*, en lettres de sang, à l'exception du *g*, formé de trois anneaux entrelacés, vert-de-gris comme la chaîne du prisonnier.

Le lecteur n'a pas encore ouvert le volume qu'il en a pressenti la teneur. Sans en connaître le sens exact, il a deviné que le titre, qui rime avec *arthrose*, *psychose* et *névrose*, n'augurait rien de bon. L'oiseau blessé que le chat de Picasso tient fermement dans sa gueule symbolise la minorité francophone aux prises avec l'assimilation, maladie chronique qui fait des ravages dans «la très putassière province» de l'Ontario. Quant à *l'anglistrose* (qu'il eût mieux valu désigner du nom d'*anglicose*, suivant les règles de formation des mots français), elle frappe les Ontariens qui, à l'instar de Roger Levac, éprouvent des sentiments ambivalents de répulsion et d'attraction face à l'anglais.

L'auteur a connu dès l'enfance le déchirement entre deux langues et deux cultures, son père ayant quitté «un de ces petits Québec», Saint-Isidore-de-Prescott, pour s'installer en banlieue de Cornwall. Après avoir jadis attiré une importante

population de travailleurs francophones dans ses usines de pâte et papier et de textile, Cornwall la loyaliste paraît aujourd'hui plus que jamais décidée à assimiler jusqu'au dernier de leurs descendants. Mais en cela, cette ville ne fait que se conformer à un schéma quasi général en Ontario, comme si les Anglo-Ontariens avaient programmé un génocide. Le taux d'érosion de la communauté francophone y atteint en effet 50 % et près de la moitié des Franco-Ontariens s'expriment en anglais au foyer.

Ces transferts linguistiques massifs représentent une véritable saignée pour la minorité francophone. Tant qu'ils ont vécu isolés dans leurs paroisses, les Franco-Ontariens, en particulier ceux de l'Est et du Nord-Est, ont conservé leur langue, leur foi et leurs traditions. Mais l'urbanisation et l'américanisation ont fait voler ces cadres confortables en éclats. Comment dès lors les jeunes pourraient-ils résister victorieusement aux séductions de la culture américaine, portée par l'anglais ? Cette «Grande Langue», comme l'appelle ironiquement André Brochu, avec ses visées impérialistes, s'avance comme un raz de marée, recouvrant tout sur son passage. La France elle-même, ô sacrilège, n'est pas à l'abri, et son ministre de la Culture se voit contraint de monter aux créneaux. Et l'on voudrait que les jeunes francophones de Cornwall, que seul le fleuve Saint-Laurent sépare de l'État de New York, dansent encore le cotillon et s'enthousiasment pour Corneille et Lamartine !

Professeur de français à l'école secondaire, à Cornwall, Levac vit au quotidien le drame de l'assimilation culturelle — et partant linguistique — de ses élèves. L'essai qu'il nous propose aujourd'hui en porte les stigmates. Essai ? Journal intime plutôt, ou carnet griffonné au jour le jour, relatant «avec humeur les défaites, les trahisons, les asservissements et les mensonges par lesquels

les Franco-Ontariens accomplissent leur disparition tranquille», comme le précise la quatrième de couverture.

L'Anglistrose est une œuvre pessimiste dans laquelle l'auteur a regroupé, en une soixantaine de courts chapitres, ses réflexions sous la forme de notes, de confidences et de maximes, à la manière toute classique de Pascal, de La Rochefoucauld ou encore de Jean Tétreau, pour prendre un exemple québécois contemporain. En de brèves sentences souvent hargneuses et dures, toujours lapidaires, Levac condamne sans appel la mollesse et la pusillanimité des Franco-Ontariens, tout en déversant sa bile sur les Anglais «bornés» et «racistes». Raffiné, cultivé et délicat, il souffre, et la douleur le rend injuste, voire méprisant, surtout à l'égard des siens, ces «vendus» issus d'ancêtres «alcooliques et jansénistes». On est souvent gêné par cet excès, mais l'auteur en assume courageusement la responsabilité, lui qui met son lecteur en garde en l'invitant d'entrée de jeu à ne consommer *L'Anglistrose* qu'à faible dose : «un cachet par jour. Davantage serait dangereux pour la santé de l'esprit». Lui n'écrit que pour «crever l'abcès», comme on entreprend une thérapie dans l'espoir de se débarrasser d'une névrose. «Je cherche à m'éblouir par l'absolu de la langue, qui sert de compensation à mes frustrations», confesse-t-il au terme de sa démarche. Mais cette ruse n'a aucune chance de réussir. La réalité têtue sera toujours la plus forte.

Que faut-il donc souhaiter à l'auteur ? De faire retour à Saint-Isidore ? Ou alors de proposer à ses élèves, en lieu et place de Racine, que même les jeunes Français ne comprennent plus, la rauque poésie de Robert Dickson, l'humour de Daniel Poliquin, la rage de Jean Marc Dalpé et le rock ontariois ?

YVAN G. LEPAGE